

## *Petits riens n° 20*

### Claude Léger

Durant mes vacances dans une île bretonne, l'occasion m'a été donnée de présenter, dans le cadre verdurien d'une « soirée littéraire », le livre qu'Hubert Damisch vient de faire paraître : *Le Messager des îles*<sup>1</sup>. Étant encore tout imprégné de l'air du large qui s'est déposé sur mon humeur, j'ai pensé prolonger mon propos insulaire dans ces *Petits riens* de rentrée.

Hubert Damisch aborde l'île comme un concept, ainsi qu'il en a été depuis Platon et son Atlantide, revue et corrigée par Thomas More et sa *nova insula Utopia* (la Nusquama, l'île de nulle part), avant « l'Atlantide : le retour », dirigé par Francis Bacon, et la fabrique des îles de Jonathan Swift, celle des Géants et celle, flottante, des docteurs Folamour (Laputa). Un archipel d'îles philosophiques, auxquelles d'autres s'adjoindront plus tard, lorsque les utopies auront coulé.

Un concept suppose son écriture et donc des variantes selon l'usage qu'on veut en faire. D'où l'importance accordée à la configuration d'une île, à sa forme. Il s'agit de l'imaginaire de l'île, celui qui donne corps au concept. On pourrait dire, en paraphrasant Julien Gracq, que l'île possède une « forme complaisante à toutes les poussées de l'avenir, seule façon d'être en moi et d'être vraiment elle-même<sup>2</sup> ». Il existe une mise en forme de l'île, laquelle devient dès lors le résultat d'un acte d'écriture. À la fin de son *Criticón*, Baltasar Gracián, en la personne de Critilo, atteint l'île de l'Immortalité, sorte de panthéon des héros de l'humanité, entourée par la mer de la Renommée. Les eaux en sont toutes noires, « couleur provenant de l'encre précieuse des écrivains célèbres qui viennent y tremper leur plume ».

1. Dans la collection « La Librairie du XXI<sup>e</sup> Siècle » au Seuil.

2. Julien Gracq, *La Forme d'une ville*, Paris, José Corti, 1985. L'analogie avec la ville n'est pas fortuite, si l'on pense à la *Cité idéale* de Francesco di Giorgio, commentée par H. Damisch dans *L'Origine de la perspective* en 1987.

Nous sommes là au point d'arrivée, lorsque l'île est cernée par un océan de lettres. Mais, avant toute chose, il faut la construire, cette île.

### **Le point étendu**

« [...] nous savions que cette partie des mers du Sud était encore inconnue, et pouvait donc bien receler des îles ou des continents qui n'avaient pas encore été découverts. Aussi, modifiant notre cap, nous fîmes route toute la nuit vers *le point* où une terre semblait apparaître<sup>3</sup> ».

Hubert Damisch pastiche Saint-Exupéry : « "– Dessine-moi une île !" [...] *L'artiste imprime une marque sur une feuille de papier blanc avec la pointe de son crayon, sans la déplacer. – C'est pas une île (se récrie le petit prince), c'est un point*<sup>4</sup>. » L'historien d'art va alors ajouter : « Ce n'est pas une question de dessin, mais une question d'échelle. » L'artiste, quant à lui, est accroché à l'échelle, cette échelle de Jacob où il ahane en peignant la girafe<sup>5</sup> : les peintres n'ont que faire des îles. Ils ne s'occupent que de ce qui les survole<sup>6</sup>. Pourtant, ce n'est pas un hasard si la peinture en est venue à s'occuper du point. *Confer* Seurat. Mais c'est parce qu'elle avait rencontré le cinéma : le gros plan. Plus c'est gros, plus les points apparaissent. On croirait voir les îles du Pacifique. C'est peut-être cela que cherchait Gauguin : l'échelle qui convenait pour creuser le point. Il ne faut quand même pas trop s'illusionner, l'île reste avant tout une question d'écriture.

### **L'île déserte**

C'est, d'une certaine façon, l'acte fondateur : on prend un point, on l'étend sous une forme quelconque, on déclenche une tempête avec naufrage, à la mode Shakespeare, et l'on en extrait au moins un rescapé. Puis on écrit. Certains procèdent même à une coupure préalable. Ainsi, Thomas More avait fait son île, la Nusquama, en coupant un isthme de quinze milles<sup>7</sup> qui la rattachait au continent. Il aurait peut-être dû penser que cette audace ne présageait rien

3. F. Bacon, *La Nouvelle Atlantide*, tr. fr. M. Le Dœuff et M. Llasera, Paris, GF Flammarion, 2000, p. 84.

4. H. Damisch, *L'Origine de la perspective*, *op. cit.*, p. 42

5. De « peindre » ou de « peigner », au choix.

6. Là encore, H. Damisch, *Théorie du nuage. Pour une histoire de la peinture* (1972).

7. Milles ou miles, c'est aussi au choix. C'est cependant compliqué du fait qu'il existe un mille marin de 1 852 mètres et un mille terrestre de 1 609,344 mètres.

de bon pour lui, puisque c'est sa tête qui finit coupée sur ordre de son bon roi, ce qui lui valut quand même une canonisation à titre posthume.

Tout le monde connaît le mythe de l'île déserte. Lacan savait, lui, qu'il n'avait pas été inventé par Daniel Defoe, mais bien par Baltasar Gracián, puisque, dans le *Criticón*, dont la première partie date de 1651, Critilo, son jeune héros, « passe un certain temps sur une île déserte, ce qui le met à l'abri des femmes <sup>8</sup> ». Il y fait la rencontre de son Vendredi, qu'il baptise Andrenio, mais qu'il aurait aussi bien pu nommer Mowgli, dans la mesure où Andrenio, une fois la langue espagnole acquise, peut raconter : « [...] je crus avoir pour mère cette bête qui me nourrissait à ses mamelles <sup>9</sup> ». Pas de femmes, donc. Rien que des bêtes.

L'autre partie du mythe de l'île déserte, après l'accès à la langue et au *cogito* – « suis-je ou ne suis-je pas ? s'est, un jour, demandé Andrenio. [...] Mais, si je suis, que suis-je ? » –, c'est : et maintenant, que vais-je lire ? Lacan, dans la leçon du séminaire que je viens d'évoquer, à la question rituelle du livre unique qu'on emporterait sur une île déserte, répondait sans hésitation : « Le *Bloch et von Warburg* <sup>10</sup> ! » Il considérait la langue française comme sa « mie ». C'est André Breton qui osait : « Les mots font l'amour <sup>11</sup>. »

### L'île pédagogique

Ce n'est pas nouveau : Marivaux ne s'y était pas trompé lorsqu'il écrivait *La Dispute* et *La Colonie*, sans parler de *L'Île des Esclaves*. L'isolat didactique allait servir à représenter, à mettre en scène ce qui aboutira avec Lacan à cette formule qu'il n'y a pas de rapport sexuel, il n'y a que double ou quadruple inconstance, jeux de rôles entre maîtres et valets, entre les sexes, pour mieux assurer un ordre qui tremble.

L'île est un fantasme de par sa dénomination même : un pronom masculin, « il », féminisé <sup>12</sup>. Dire qu'il a existé de tous temps une

8. J. Lacan, *D'un Autre à l'autre*, leçon du 12 février 1969. L'île en question est Sainte-Hélène !

9. B. Gracián, *Le Criticón*, tr. B. Pelegrin, Paris, Seuil, 2008.

10. *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, PUF, 1932 (1<sup>re</sup> édition).

11. A. Breton, « Les mots sans rides », *Littérature*, nouvelle série, n° 7, 1922, p. 14.

12. Edmond Jabès relevait déjà dans *Récit* (1980) : « Il et son féminin île. / La rive et le large avertis. / Le phare inutile. »

fascination pour les îles relève du lieu qu'on dit commun, c'est-à-dire d'un imaginaire empreint de spéculations enfantines et qui enjambe les siècles à pas de Cyclope. Ce sont des mirages marins, les oasis hallucinées de naufragés de la vie en quête de terre vierge, ou plutôt de terre où se refaire une virginité.

L'angoisse de Robinson n'est pas celle de la nature qui lui échoit – il s'en sert au contraire à merveille –, mais bien celle que produit l'empreinte d'un pied humain sur le sable. Un sujet est ce qui peut effacer une trace en la transformant en regard – la trace le regarde –, d'où l'angoisse. Dès que l'autre appose sa marque, apparaissent d'un coup la faute, la culpabilité, à quoi vont répondre toutes les techniques de mise en ordre et d'imposition. L'île devient vite orthopédique, à la façon de *Dans la colonie pénitentiaire*, ou humanisante, à l'instar de celle du docteur Moreau<sup>13</sup>.

Lieu de rééducation, mais aussi de relégation : île du juif, île du diable, ainsi que le relève pertinemment Hubert Damisch. On approche dangereusement de Charybde ou *the Devil*, avant d'être croqué par l'autre, Scylla. On a aussi le choix entre Platon et Aristote, chez Joyce qui les plaçait sur la route de son Ulysse<sup>14</sup>, dilemme que retrouve à sa façon Hubert Damisch. Le point de vue – le *punctum* – de Joyce était bien plus damischien que barthésien : l'île réduite, d'abord à son étendue dublinoise, puis au 7 Eccles Street, avant de finir aux dimensions d'un lit conjugal : mise au point d'un « ex-îlé ».

C'est en termes de point de vue qu'on doit considérer les citations dont nous venons d'user. Elles ponctuent les îles comme des archipels, elles en font l'étendue, en quoi il s'agit foncièrement d'écriture. On pourrait même aller jusqu'à dire qu'une île s'écrit plutôt qu'elle ne se décrit.

Terminons donc par une dernière citation : « En fait, dans la littérature on ne s'installe jamais définitivement dans une île. [...] L'île est un rêve qu'on aura fait ; après quoi, il faut se réveiller<sup>15</sup>. »

29 août 2012

13. « Maintenant elles [les créatures mi-hommes mi-bêtes de Moreau] trébuchent dans les entraves de l'humanité. » H.G. Wells, *L'île du docteur Moreau*, 1896.

14. On peut lire à ce sujet P. Forest, *Beaucoup de jours*, Éditions Nouvelles Cécile Defaut, 2011.

15. P. Stewart, « Îles ironiques », dans F. Letoublon (sous la dir. de), *Impressions d'îles*, Toulouse, PUM, 1996, p. 280.